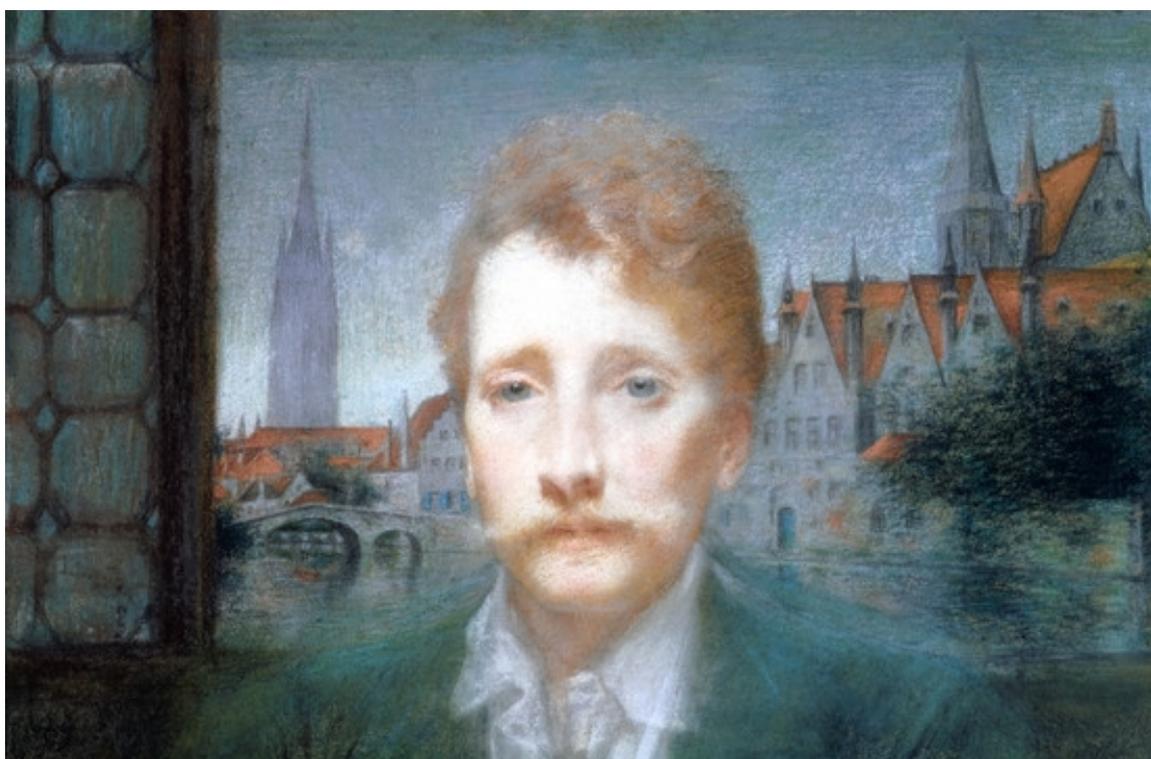


## Choix de poèmes et textes de Georges Rodenbach



Portrait par Lucien Lévy-Dhurmer

## **Rodenbach à Paris<sup>1</sup>**

M. Rodenbach, pour moi, c'est presque le seul poète, oui, le seul poète vraiment original d'à présent. Il est parvenu à rendre ce que beaucoup ressentent, mais n'expriment point : l'âme des choses L'âme plutôt triste, dolente. C'est l'atmosphère de ses chambres, des meubles anciens, des étoffes fanées, la vie, l'intimité de la maison qui nous aime, captée comme au reflet des miroirs.

Il y a ensuite ses villes flamandes, avec toute la poésie de leur catholicisme du Nord; Bruges, qu'il a décrite, dont il a rendu l'impression poignante de désuétude. J'y ai séjourné. On subit forcément l'impression du milieu; mais traduire cela, c'est l'insaisissable. Rodenbach y est arrivé ; c'est là qu'il est personnel; c'est par l'expression du vague, de l'ambiance, de l'âme des choses.

*Edmond de Goncourt*

### **Extraits du Journal des Goncourt**

1. Aujourd'hui Rodenbach parle ingénieusement de la page imprimée du livre, qui, avec les combinaisons des interlignes, des à la ligne, des capitales, des italiques, etc., etc., est arrivée à l'arrangement artistique et, comme il le dit, à l'orchestration de l'affiche.

2. De la gaieté douce, du comique léger, de la parole joliment malicieuse, et de l'entrain communicatif, qui fait tout le monde causant autour de lui, ce sont les qualités de la conversation de Rodenbach.

---

1 La plupart des titres sont de Joël Goffin.

3. Causerie sur les ménages amis, où, nous tous, nous nous mettons à parler du charme du ménage Rodenbach : de l'homme à la conversation spirituellement animée, à la discussion littéraire passionnante, de la femme, aux rébellionnements à voix basse, aux flots de paroles irritées, qu'elle vous jette dans l'oreille, quand elle entend une chose qui n'est pas vraie, ou qu'elle lui semble pas juste, et nous constatons le petit émoi chaleureux, qu'apporte dans la froideur ordinaire des salons, la vie nerveuse de ces deux aimables êtres

4. Avant dîner, causerie au fond du parc avec Rodenbach, sur la réforme de l'orthographe, sur cette révolution, non prônée par des littérateurs, mais par des professeurs, et par courtoisie démocratique au profit de l'école primaire. Alors Rodenbach qui est là, prend la parole et ce soir, il parle merveilleusement, déclarant que les vrais grands, sont ceux qui s'affranchissent des modes, des enthousiasmes, des engouements épileptiques d'un temps, établissant que la supériorité de Beethoven est de parler à la cérébralité, tandis que Wagner ne s'adresse qu'aux nerfs, déclarant, qu'on sort de l'audition de Beethoven, avec un sentiment de sérénité, tandis qu'on sort de l'audition de Wagner, endolori, comme si on avait été roulé par les vagues, un jour de grosse mer.

5. Je retrouve en rentrant du cimetière, au Grenier, Rodenbach qui me dit écrire un poème inspiré par sa maladie, où il cherche à peindre l'affinement produit par la souffrance, l'espèce d'étape supérieure que cela fait monter à notre humanité.

## **Le coffret (poème dédié à sa mère)**

Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,  
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,  
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,  
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.  
Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive,  
Et contient les cheveux de ses parents défunts,  
Dans des sachets jaunis aux pénétrants parfums,  
Qu'elle vient quelquefois baiser le soir, pensive !  
Quand sont mortes nos sœurs blondes, on l'a rouvert  
Pour y mettre des pleurs et deux boucles frisées !  
Hélas ! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,  
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.  
Et toi, puisque tout front vers le tombeau se penche,  
O mère, quand viendra l'inévitable jour  
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour  
Un peu de tes cheveux..., que la mèche soit blanche !

*Les Tristesses*

## **Ce sont les belles villes qui font les âmes belles**

L'esthétique des villes est essentielle. Si tout paysage est un état d'âme, comme on a dit, c'est plus vrai encore pour un paysage de ville. Les âmes des habitants sont conformes à leur cité. Un phénomène d'un genre analogue se produit pour certaines femmes qui, durant la grossesse, s'entourent d'objets harmonieux, de statues calmes, de jardins clairs, de bibelots subtils, afin que l'enfant futur s'en influence et soit beau. De même on ne conçoit pas un génie originaire d'ailleurs que d'une ville magnifique. [...] Ce sont les belles villes, sans doute, qui font les âmes belles.

*Le Carillonneur*

## Quai Vert (Groenerei)

Ces quais de Bruges, combien, dans ma pensive jeunesse, je les ai suivis, confessés, aimés, - avec des coins que j'étais seul à connaître, à consoler, avec des maisons dont les vitres mortes me regardaient !

Et, dans la prison des quais de pierre, l'eau stagnante des canaux où ne passent plus de navires, ni de barques, où rien ne se reflète que l'immobilité des pignons dont les arches décalquées ont l'air d'escaliers de crêpe qui conduisent jusqu'au fond. Et sur les eaux inanimées, des balcons en surplomb, des rampes de bois, des grilles de jardins incultes, des portes mystérieuses, toute une enfilade de choses confuses et déjetées qui sont accroupies au bord de l'eau, avec des airs de mendier, sous des haillons de feuillage et de lierre qui s'effilochent...

*Evocations. Agonie de villes.*

## **La chambre du poète**

Oui ! C'est doux ! C'est la chambre, un doux port relégué  
Où mon rêve, lassé de tendre au vent ses voiles,  
Dans le miroir tranquille et pâle s'est cargué.  
Las ! Sans plus espérer des sillages d'étoiles,  
Et des départs vers des îles, mon rêve dort  
Dans le profond miroir, comme en un canal mort ;  
Et faut-il désirer un coup de vent qui chasse  
En pleine mer, cette âme à l'ancre dans la glace ?

*La Jeunesse blanche*

## **Quai du Rosaire (Rozenhoedkaai) et Maison de Bruges-la-Morte**

Hugues Viane se disposa à sortir, comme il en avait l'habitude quotidienne à la fin des après-midi. Inoccupé, solitaire, il passait toute la journée dans sa chambre, une vaste pièce au premier étage, dont les fenêtres donnaient sur le quai du Rosaire, au long duquel s'alignait sa maison, mirée dans l'eau.

*Bruges-la-Morte*

## **L'Amant de Bruges**

Ô ville, toi ma sœur à qui je suis pareil,  
Ville déchue, en proie aux cloches, tous les deux  
Nous ne connaissons plus les vaisseaux hasardeux  
Tendant comme des seins leurs voiles au soleil,  
Comme des seins gonflés par l'amour de la mer.  
Nous sommes tous les deux la ville en deuil qui dort  
Et n'a plus de vaisseaux parmi son port amer,  
Les vaisseaux qui jadis y miraient leurs flancs d'or ;  
Plus de bruits, de reflets... les glaives des roseaux  
Ont un air de tenir prisonnières les eaux,  
Les eaux vides, les eaux veuves, où le vent seul  
Circule comme pour les étendre en linceul...  
Nous sommes tous les deux la tristesse d'un port  
Toi, ville ! Toi ma sœur douloureuse qui n'as  
Que du silence et le regret des anciens mâts ;  
Moi, dont la vie aussi n'est qu'un grand canal mort !

*Le Règne du silence*

## **Notre-Dame à Bruges**

Ce soir-là, il entra, en passant, dans l'église Notre-Dame où il se plaisait à venir souvent, à cause de son caractère mortuaire : partout, sur les parois, sur le sol, des dalles tumulaires avec des têtes de mort, des noms ébréchés, des inscriptions rongées aussi comme des lèvres de pierre... La mort elle-même ici effacée par la mort...

Mais, tout à côté, le néant de la vie s'éclairait par la consolante vision de l'amour se perpétuant dans la mort, et c'est pour cela que Hugues venait souvent en pèlerinage à cette église : c'étaient les tombeaux célèbres de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne, au fond d'une chapelle latérale. Comme ils étaient émouvants ! Elle surtout, la douce princesse, les doigts juxtaposés, la tête sur un coussin, en robe de cuivre, les pieds appuyés à un chien symbolisant la fidélité, toute rigide sur l'entablement du sarcophage. Ainsi sa morte reposait à jamais sur son âme noire. Et le temps viendrait aussi où il s'allongerait à son tour comme le duc Charles et reposerait auprès d'elle.

Sommeil côte à côte, bon refuge de la mort, si l'espoir chrétien ne devait point se réaliser pour eux et les joindre. Hugues sortit de Notre-Dame plus triste que jamais.

*Bruges-la-Morte*

## **Anna Rodenbach**

J'entre dans ton amour comme dans une église  
Où flotte un voile bleu de silence et d'encens ;  
Je ne sais si mes yeux se trompent, mais je sens  
Des visions de ciel où mon cœur s'angélise.  
Est-ce bien toi que j'aime ou bien est-ce l'Amour ?  
Est-ce la cathédrale ou plutôt la Madone ?  
Qu'importe ! Si mon cœur remué s'abandonne  
Et vibre avec la cloche au sommet de la tour !  
Qu'importent les autels et qu'importent les vierges,  
Si je sens là, parmi la paix du soir tombé,  
Un peu de toi qui chante aux orgues du jubé,  
Quelque chose de moi qui brûle dans les cierges.

*Vers d'amour*

## L'Amour

Douceur du soir ! Douceur de la chambre sans lampe !  
Le crépuscule est doux comme une bonne mort  
Et l'ombre lentement qui s'insinue et rampe  
Se déroule en fumée au plafond. Tout s'endort.  
Comme une bonne mort sourit le crépuscule  
Et dans le miroir terne, en un geste d'adieu,  
Il semble doucement que soi-même on recule,  
Qu'on s'en aille plus pâle et qu'on y meure un peu.  
Des tableaux appendus aux murs, dans la mémoire  
Où sont les souvenirs en leurs cadres déteints,  
Paysage de l'âme et paysages peints,  
On croit sentir tomber comme une neige noire.  
Douceur du soir ! Douceur qui fait qu'on s'habitue  
A la sourdine, aux sons de viole assoupis ;  
L'amant entend songer l'amante qui s'est tue  
Et leurs yeux sont ensemble aux dessins du tapis.  
Et langoureusement la clarté se retire ;  
Douceur ! Ne plus se voir distincts ! N'être plus qu'un !  
Silence ! deux senteurs en un même parfum :  
Penser la même chose et ne pas se le dire.

*Le Règne du silence*

## Les quais

Le long des quais, sous la plaintive mélodie  
Des cloches, l'Eau déserte est tout inoccupée  
Et s'en va sous les ponts, silencieusement,  
Pleurant sa peine et son immobile tourment,  
Se plaindre de la vie éparses qui l'afflige !  
Et la lune a beau choir comme une fleur sans tige  
Dans le courant, elle a l'air d'être morte, et rien  
Ne fait plus frissonner au souffle aérien  
Ce pâle tournesol de lumière figée.  
Eau dédaigneuse ! Sœur de mon âme affligée,  
Qui se refuse aux vains décalques d'alentour,  
Elle qui peut pourtant mirer toute une tour  
O taciturne cœur ! Cœur fermé de l'eau noire.  
Toute à se souvenir en sa vaste mémoire  
D'un ancien temps vécu qui maintenant est mort :  
Cadavre qu'elle lave avec son eau qui tord  
Des tristesses de linge en pitié quotidienne  
O l'eau, sœur de mon âme, empire des noyés,  
Se répétant le soir l'une à l'autre : « Voyez  
S'il est une douleur comparable à la mienne ! »

*Le Règne du silence*

## L'Hôpital Saint-Jean

La maladie est si doucement isolante :  
Lent repos d'un bateau qui songe au fil d'une eau,  
Sans nulle brise, et nul courant qui violente,  
Attaché sur le bord par la chaîne et l'anneau.  
Avant ce calme octobre, il s'appartenait guère :  
Toujours du bruit, des violons, des passagers,  
Et ses rames brouillant les canaux imagés.  
Maintenant il est seul; et doucement s'éclaire  
D'un mirage de ciel qui n'est plus partiel;  
Il se ceint de reflets puisqu'il est inutile;  
Et, délivré du monde, il s'encadre de ciel.  
Car cet isolement anoblit, lénifie;  
On se semble de l'autre côté de la vie;  
Les amis sont au loin, vont se raréfier;  
A quoi dont s'attacher; à qui se confier ?  
On ne va plus aimer les autres, mais on s'aime;  
On n'est plus possédé par de vains étrangers,  
On se possède, on se réalise soi-même;  
Les nœuds sont déliés ! Les rapports sont changés !  
Toute la vie et son mensonge et son ivraie  
Se sont fanés dans le miroir intérieur  
Où l'on retrouve enfin son visage meilleur,  
Celui de pure essence et d'identité vraie. [...]

*Les Vies encloses*

## **Les avis mortuaires à la sortie des églises**

A la porte de Saint-Sauveur et aussi sur les murs vétustes de Notre-Dame, Barbe remarqua, comme elle n'en avait jamais tant vu, les grands papiers funéraires, faire-part publics, qu'on affiche selon la coutume, pour annoncer le service comme un spectacle.  
Et le nom du défunt y éclate, en vedette.

*Bruges-la-Morte*

## Les cygnes

Le cygne d'un beau rêve acquis à ce silence  
Qui s'effaroucherait d'un peu de violence  
Et qui n'arrive à flotter comme une palme  
Qu'à cause du repos, à cause du grand calme,  
Cygne blanc dont la queue ouverte se déploie,  
- Barque de clair de lune et gondole de soie -  
Cygne blanc, argentant l'ennui des mornes villes,  
Qui hérisse parfois dans les canaux tranquilles  
Son candide duvet tout impressionnable;  
Puis, quand tombe le soir, cargué comme les voiles;  
- Dédaignant le voyage et la mer navigable -  
Sommeille, l'aile close, en couvant des étoiles !

*Le Règne du silence*

## **Le gris du ciel du Nord**

Le gris du ciel du Nord dans mon âme est resté;  
Je l'ai cherché dans l'eau, dans les yeux, dans la perle;  
Gris indéfinissable et comme velouté,  
Gris pâle d'une mer d'octobre qui déferle,  
Gris de pierre d'un vieux cimetière fermé.  
D'où venait-il, ce gris par-dessus mon enfance  
Qui se mirait dans le ciel inanimé ?  
Il était la couleur sensible du silence  
Et le prolongement des tours grises dans l'air.  
Ce ciel de demi-deuil immuable avait l'air  
D'un veuvage qui ne veut pas même une rose  
Et dont le crêpe obscur sans cesse s'interpose  
Entre la joie humaine et son chagrin sans fin.  
Ah ! ces ciels gris, couleur d'une cloche qui tinte,  
Dont maintenant et pour toujours ma vie est teinte !  
– Et, pour moudre ces ciels, tournait quelque moulin !

*Les Vies encloses*

## **Les madones de Bruges**

En cette Bruges catholique surtout, où les mœurs sont sévères ! Les hautes tours dans leurs frocs de pierre partout allongent leur ombre. Et il semble que, des innombrables couvents, émane un mépris des roses secrètes de la chair, une glorification contagieuse de la chasteté. A tous les coins de rue, dans des armoires de boiserie et de verre, s'érigent des Vierges en manteaux de velours, parmi des fleurs de papier qui se fanent, tenant en main une banderole avec un texte déroulé qui, de leur côté, proclament : Je suis l'immaculée.

*Le Carillonneur*

## La pluie du Nord

Dans les ciels de Toussaint la pluie est humble et lente !  
Maladive beauté de ces ciels où des fils  
Ont capturé notre âme en leurs réseaux subtils,  
Echeveau qu'on croit frêle et qui nous violente !  
Quel remède à l'ennui des longs jours pluvieux ?  
Et comment éclaircir, lorsqu'on y est en proie,  
Le mystère de leur tristesse qui larmoie ?  
Sont-ce les pleurs du ciel - en deuil de quelle peine ?  
Car la pluie a vraiment une tristesse humaine !  
Pluie épars. Elle nous atteint ! C'est comme afin  
De nous lier à sa peine contagieuse.  
Elle s'étend dans l'atmosphère spongieuse  
Et, grise, elle renaît d'elle-même sans fin.  
Pluie étrange. Est-ce un filet où l'âme se mouille  
Et se débat ? Est-ce de la poussière d'eau ?  
Où l'effilochement fil à fil d'un rideau ?  
Est-ce le chanvre impalpable d'une quenouille ?  
Où bien le ciel a-t-il lui-même des douleurs  
Et pleut-il simplement les jours que le ciel pleure ?  
Alors tout s'éclucide : attraction des pleurs !  
La pluie apporte en nous les tristesses de l'heure;  
Insinuante, jusqu'en nous elle descend;  
Elle cherche nos pleurs et va les accroissant,  
O pluie alimentant le réservoir des larmes !  
Inexorable pluie ! Apporteuse d'alarmes !  
Nous n'en souffrons si fort que pour prévoir un peu  
Qu'après la pluie et les heures sombres enfuies,  
Même lorsque le ciel sera de nouveau bleu,  
Il nous faudra plus tard pleurer toutes ces pluies.

*Les Vies encloses*

## Les brumes du Nord

Le brouillard indolent de l'automne est épars...  
Il flotte entre les tours comme l'encens qui rêve  
Et s'attarde après la grand-messe dans les nef;  
Et il dort comme un linge sur les remparts.  
Il se déplie et se replie. Et c'est une aile  
Aux mouvements imperceptibles et sans fin;  
Tout s'estompe; tout prend un air un peu divin;  
Et, sous ces frôlements pâles, tout se nivelle.  
Tout est gris, tout revêt la couleur de la brume :  
Le ciel, les vieux pignons, les eaux, les peupliers,  
Que la brume aisément a réconciliés  
Comme tout ce qui est déjà presque posthume.  
Brouillard vainqueur qui, sur le fond pâle de l'air,  
A même délayé les tours accoutumées  
Dont l'élanement gris s'efface et n'a plus l'air  
Qu'un songe de géométrie et de fumées.

*Le Miroir du ciel natal*

## **Local de la Gilde de Saint-Sébastien, Carmersstraat**

[Le Carillonneur] fréquenta les tireurs, apprécia leur adresse quand, armés de leurs grands arcs, ils visaient les cibles ou les oiseaux emplumés du grand mât, si minuscules dans le recul et qu'il fallait décrocher d'une flèche sûre. Il se plut dans cet antique et pittoresque local à la tourelle de maçonnerie, chaude et sanguine comme un teint, parmi cette animation de jeux, de franches paroles, de longues libations où la bière flamande coule et mousse. C'était un coin de vie populaire, intact et savoureux, une image colorée du passé, sauvée par hasard.

*Le Carillonneur*

## Le jet d'eau

Le jet d'eau s'est levé sur la vasque d'eau morte;  
Il a l'air dans le soir de quelqu'un qui exhorte  
Et porte au ciel, dans un bouquet, une supplique.  
Le parc s'empreint d'une douceur évangélique  
Et les feuilles vont se cherchant comme des lèvres.  
Seul le jet d'eau s'afflige; il insiste, il s'enfièvre  
Dans cette solitude où son élan se brise.  
Ah ! que n'a-t-il plutôt humblement accepté  
Le sort calme d'avoir pour sœurs des roses-thé,  
Et de ne se crispier qu'à peine sous la brise.  
Et d'être un étang plane au niveau du jardin ?  
Orgueil ! Il a voulu toucher le ciel lointain,  
S'élever au-dessus des roses, ô jet d'eau  
Qui se termine en floraison de chapiteau,  
Comme pour résumer à soi seul tout un temple.  
Ah ! l'effort douloureux, toujours inachevé !  
Il est debout, encor qu'il chancelle et qu'il tremble;  
Il est celui qui tombe après s'être élevé;  
Il rêve en son orgueil l'impossible escalade  
De l'azur, où planter son frêle lys malade;  
Il est le nostalgique, il est l'incontenté;  
Il est l'âme trop fière et que le ciel aimante.  
- Ah ! que n'a-t-il vécu du sort des roses-thé  
Parmi l'herbe où leur vie est heureuse et dormante !  
- Il est le doux martyr d'un idéal trop beau;  
Il espérait monter jusqu'au ciel, le jet d'eau !  
Mais son vœu s'éparpille ! Et sa robe retombe  
En plis agenouillés comme sur une tombe.

*Le Miroir du ciel natal*

## **Le Béguinage**

Le Béguinage, c'est une ville à part dans l'autre ville, un enclos mystique qui demeure comme un coin de prière inviolé. Seules quelques béguines peuvent encore logiquement circuler à pas frôlants dans cette atmosphère éteinte, car elles ont moins l'air de marcher que de glisser, et ce sont encore des cygnes blancs des longs canaux.

*Evocations. Agonie de villes.*

## Les réverbères

Les réverbères un par un sont allumés,  
Si tristes, grelottant dans le verre fragile ;  
C'est vraiment, dirait-on, des oiseaux enfermés  
Et qui se font du mal sur les vitres menteuses,  
Puis meurent longuement en spasmes de clarté ;  
Ou c'est encor des roses jaunes souffreteuses  
Ayant peur, ayant froid dans le cristal fouetté,  
Et dont le vent effeuille à terre la lumière...  
Lanternes s'allumant à l'heure coutumière  
Plus ternes par les soirs de Noël ou Toussaint,  
Qui s'allongent, dans l'air mouillé, comme des rampes  
Et qu'en leur solitude aucun passant ne plaint,  
Tristes lanternes, —sœurs malheureuses des lampes !  
Que le vent exténue à chaque carrefour  
Et qui n'auront jamais, dans ces jours de novembre,  
Les doux miroirs, le nid d'étoffe d'une chambre,  
Et le dorlotement des guimpes d'abat-jour !

*Le Règne du silence*

## **Van Eyck et Memling**

Ce n'est qu'à Bruges qu'on peut bien comprendre les Primitifs flamands.

C'est là seulement qu'il faudrait les voir. Imaginez Bruges rassemblant son or et ses efforts pour arriver avec l'appui de l'Etat, à posséder tous les tableaux qui sont en Belgique de van Eyck, le Royal, et de Memling, l'Angélique... [...]

Bruges deviendrait ainsi un but de pèlerinage pour l'élite de l'humanité; on y irait, quelques jours de l'an, mais de partout alors, des bouts de l'Univers, comme à un tombeau sacré, le tombeau de l'Art [...]

*Evocations, Villes flamandes*

## Regard du Nord

En des pays de longs canaux et de marais,  
Les yeux sont, eux aussi, baignés d'un charme frais ;  
Clairs yeux remémorés de Flandre et de Hollande  
Qui paraissent mouillés, influencés par l'eau ;  
Yeux comme un petit port avec un seul bateau  
Qui s'avoue humble, et que nul trafic n'achalande,  
Mais dont le calme heureux contribue à polir  
Les reflets d'alentour qui s'y viennent pâlir.  
S'ils sont ainsi, c'est à cause de l'eau voisine  
Qui les fait à sa ressemblance, y propageant  
Son aspect de miroir et de fluide argent.  
Donc, comme un port, cette eau des yeux emmagasine  
Les horizons et le paysage adjacent  
Dont le mirage en sa transparence descend :  
Le ciel y réfléchit ses teintes sans durée ;  
On y perçoit aussi, comme sur un vélin,  
L'enluminure en or d'un vieux quai, d'un moulin,  
Et toute l'ambiance y vit, miniaturée.

*Les vies encloses*

## **Bruges le bon refuge**

Plus qu'ailleurs on y songe au vide de la vie,  
A l'inutilité de l'effort qui nous leurre;  
Rien par quoi la tristesse un peu se lénifie  
Et rien pour désaffliger l'heure !  
Toujours les quais connus, les mêmes paysages,  
Les vieux canaux pensifs qu'un cygne en deuil affleure;  
Sans jamais d'imprévu ni de nouveaux visages  
Donnant une autre voix à l'heure !  
Et toujours, avec des langueurs équivalentes  
A celles de la pluie automnale qui pleure,  
Quelque moulin, vers la banlieue, aux ailes lentes,  
Qui tourne et semble moudre l'heure !

*Le Miroir du ciel natal*

## **Le silence de Bruges**

Le silence apparaît à ce moment comme quelque chose de vivant, de réel, de despotique qui vit là, seul, comme en un royaume élu pour son exil, qui veut, qui commande, qui se montre hostile à qui le dérange. Inconsciemment, invinciblement, on subit sa douleur muette, et si par hasard quelque passant approche et fait du bruit, on a comme l'impression d'une chose anormale, choquante et sacrilège.

*Evocations. Agonie de villes.*

## **Bruges havre de silence**

C'est là qu'il faut aller quand on se sent dépris  
De la vie et de tout et même de soi-même;  
Ville morte où chacun est seul, où tout est gris,  
Triste comme une tombe avec des chrysanthèmes.  
C'est là qu'il faut aller se guérir de la vie  
Et faire enfin le doux geste dont on renonce;  
Il en émane on ne sait quoi qui pacifie;  
Quel beau cygne est entré dans l'âme qui se fonce ?  
On souffrait dans son âme, on souffrait dans sa chair;  
Mais il advient qu'un peu de joie encore pleuve  
Avec le carillon intermittent dans l'air...  
C'est là qu'il faut aller quand on a l'âme veuve !

*Le Miroir du ciel natal*

## **La Flandre est un songe**

Les rêves sont les clés pour sortir de nous-mêmes,  
Pour déjà se créer une autre vie, un autre ciel  
Où l'âme n'ait plus rien retenu du réel  
Que les choses selon sa nuance et qu'elle aime :  
Des cloches effeuillant leurs lourds pétales noirs  
Dans l'âme qui s'allonge en canaux de silence,  
Et des cygnes parés comme des reposoirs.  
Ah ! toute cette vie, en moi, qui recommence,  
Une vie idéale en des décors élus  
Où tous les jours pareils ont des airs de dimanches,  
Une vie extatique où ne cheminent plus  
Que des rêves, vêtus de mousselines blanches...  
Or ces rêves triés ont de câlines voix,  
Voix des cygnes, voix des cloches, voix de la lune,  
Qui chantonnent ensemble et n'en forment plus qu'une  
En qui l'âme s'exalte et s'apaise à la fois.  
De même la Nature a fait comme notre âme  
Et choisi, elle aussi, des bruit qu'elle amalgame,  
Se berçant aux frissons des arbres en rideau,  
Lotionnant sa plaie aux rumeurs des écluses...  
Voix chorale qui sait, pour ses peines confuses,  
Unifier des bruits de feuillage et d'eau !

*Le Règne du silence*

## La dentelle de Bruges

Sœur Ursule comptait parmi les plus habiles dentellières; ses points merveilleux étaient pour continuer la renommée de ces précieuses dentelles de Bruges qu'on aperçoit jusqu'au bout de l'histoire parant des robes de reines. Elle aimait son métier, comme on aime un art. Et c'était presque un art pour elle, laissant jouer ses doigts dans les fils de son carreau comme sur les cordes d'une harpe. Elle improvisait aussi parfois, inventant soudain quelque dessin imprévu, tout nouveau, un assemblage de rosaces, de grandes fleurs blanches ajourées, comme vu par elle, une nuit d'hiver, en dentelle de givre sur ses vitres, et tout à coup ressouvenu...

On aurait dit alors qu'elle travaillait avec des fils de la Vierge... Oh ! ces miracles blancs opérés comme un jeu : toile d'une araignée invisible ourdissant un réseau où se prennent des étoiles; plan qui semble confus et tout à coup aboutissant, par ces grésils de linge accumulés, à une parure en filigrane toute ciselée. N'est-ce pas un bijou silencieux que la dentelle ?

*Musée de Béguines, Dentelles de Bruges*

## **Hôpital Saint-Jean** (en rapport avec le portrait de Lévy-Dhurmer)

La maladie est un clair-obscur solennel,  
L'instant mi-jour, mi-lune, angoissant crépuscule !  
Dans l'ombre qui s'amasse, un reste de jour brûle ;  
Reverra-t-on la vie au-delà du tunnel ?  
La maladie est une crise de lumière ;  
On sent planer l'ombre de l'aile de la mort ;  
Quelque chose pourtant d'avant-céleste en sort  
Et répand une paix d'indulgence plénière.  
Lente épuration ! Chaste ennoblissement  
De tout l'être par on ne sait quel charme occulte.  
Est-ce par la pâleur, par l'amaigrissement  
Qui fait que le visage en ivoire se sculpte ?

[...]

La maladie est si doucement isolante :  
Lent repos d'un bateau qui songe au fil d'une eau,  
Sans nulle brise, et nul courant qui violente,  
Attaché sur le bord par la chaîne et l'anneau.  
Avant ce calme octobre, il ne s'appartenait guère :  
Toujours du bruit, des violons, des passagers,  
Et ses rames brouillant les canaux imagés.  
Maintenant il est seul ; et doucement s'éclaire  
D'un mirage de ciel qui n'est plus partiel ;  
Il se ceint de reflets puisqu'il est immobile ;  
Il est libre vraiment puisqu'il est inutile ;  
Et, délivré du monde, il s'encadre de ciel.

Car cet isolement anoblit, lénifie ;  
On se semble de l'autre côté de la vie ;  
Les amis sont au loin, vont se raréfier ;  
À quoi donc s'attacher ; à qui se confier ?  
On ne va plus aimer les autres, mais on s'aime ;  
On n'est plus possédé par de vains étrangers,  
On se possède, on se réalise soi-même ;  
Les nœuds sont déliés ! Les rapports sont changés !  
Toute la vie et son mensonge et son ivraie  
Se sont fanés dans le miroir intérieur  
Où l'on retrouve enfin son visage meilleur,  
Celui de pure essence et d'identité vraie.

*Les maladies des pierres sont des végétations. Novalis.*

Quand la pierre est malade elle est toute couverte  
De mousses, de lichens, d'une vie humble et verte ;  
La pierre n'est plus pierre ; elle vit ; on dirait  
Que s'éveille dans elle un projet de forêt,  
Et que, d'être malade, elle s'accroît d'un règne,  
La maladie étant un état sublimé,  
Un avatar obscur où le mieux a germé !  
Exemple clair qui sur nous-mêmes nous renseigne :  
Si les plantes ne sont que d'anciens cailloux morts  
Dont naquit tout à coup une occulte semence,  
Les malades que nous sommes seraient alors  
Des hommes déjà morts en qui le dieu commence !

*Les vies encloses (extrait)*